

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSERTEMENTS : Annonces : la ligne . . . 20 c. Réclames : » . . . 30 c. Faits divers : » . . . 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Piace; à Paris, chez MM. HAYAS, LAFITTE, et C^o, 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Imprimerie de Poulart.

BOURSE DE PARIS DU 6 JUIN 1878
Cours à terme de 1 h. 05 communiqués par M. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS	Cours du jour
Rente 3 0/0	75 70
Rente 5 0/0	111 20
Italie 5 0/0	75 70
Turc 5 0/0	43 80
Act. Nord d'Espagne	315
Act. Banque de Paris Pays-Bas	1147 50
Act. Mobilier Français	130
Act. Lombards	162 50
Act. Autrichiens	561 25
Act. Mobilier Espagnol	775
Act. Suez	770
Act. Banque ottomane	415
Obl. Egypt. unif.	246 25
Act. Foncier France	852 50
Délégations Suez	»
Act. Saragosse	»
Florin d'Autriche	62 1/4

BOURSE DE PARIS
(Service gouvernemental)

6 JUIN	
3 0/0	75 70
4 1/2	104 50
Emprunts 5 0/0	111 25

Services particuliers du Journal de Roubaix.

Actions Banque de France	3165 00
» Socié. gén.	470 00
» Crédit foncier de France	862 00
» Chemins autrichiens	560 00
» Lyon	1053 00
» Est	661 00
» Ouest	730 00
» Nord	1395 00
» Midi	832 00
» Suez	770 00
» Péruvien	00 00
Actions Banque ottomane (ancienne)	000 00
» Banque ottomane (nouvelle)	420 00
Londres court	251 35
Crédit Mobilier	182 00
Turc	13 90

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 6 juin.
Change sur Londres, 4.84 50; change sur Paris, 5.15 50.
Valeur de l'or 100.7/8
Café good fair, (la livre) 16, 16 1/4.
Café good Cargoes, (la livre) 16 5/8.
7/8.
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlegelhaufen et C^o représentés à Roubaix par M. Bouteau-Grymonet:
Havre, 6 juin.
Ventes : 1,500 b., marché ferme.
Liverpool, 6 juin.
Ventes : 12,000 balles. Marché ferme.
New-York, 6 juin.
New-York, 10 3/9.
Recettes 8,600 b.
New Orleans low middling 81 1/2.
Savannah » 77 1/2.

ROUBAIX, le 6 JUIN 1878

Bulletin du jour

Les conséquences politiques que l'attentat de Nobiling peut introduire dans la situation intérieure de l'Allemagne ne sont pas encore nettement indiquées par les feuilles officielles de Berlin. On annonce seulement qu'on s'attend « à la publication d'une ordonnance en vertu de laquelle le prince impérial dirigera les affaires de l'Etat à la place de l'empereur. » Cette ordonnance serait même rendue, et la régence du prince impérial proclamée, si l'on en croit une dépêche de l'Agence Maclean. Mais nous ne donnons ce dernier renseignement que sous bénéfice d'inventaire; les termes dans lesquels le télégramme de l'Agence Maclean est conçu le rendant à bon droit suspect.

Les feuilles officielles allemandes sont plus explicites en ce qui concerne les modifications, que les attentats de Nobiling et d'Hoedel peuvent produire dans les relations internationales du cabinet de Berlin. On nous annonce, en effet, que la *Correspondance provinciale*, son organe accrédité, vient de publier un article concluant à ce que les puissances se mettent d'accord pour sévir contre le socialisme d'une manière plus efficace que par le passé. On peut s'attendre, par conséquent, à des communications diplomatiques en ce sens de la part du gouvernement allemand.

Diverses rumeurs ont été répandues sur la date précise de la prorogation des Chambres. On a fondé ces rumeurs sur cette circonstance que M. le président du Conseil s'est entretenu avec les présidents des deux Chambres au sujet d'une prorogation rapprochée. Le fait, exact en lui-même, a conduit à une conclusion prématurée. On a prétendu que la date de la prorogation était déjà fixée et qu'elle aurait lieu samedi. Il n'en est rien. Le ministre et les présidents des deux assemblées n'ont rien précisé, et les projets ou propositions qui figurent encore à l'ordre du jour, ne permettent pas d'épuiser ce dernier, d'ici à la fin de cette semaine. Ce qui paraît seulement certain, c'est que la reprise des travaux parlementaires n'aura lieu que les premiers jours de novembre, le 3, dit-on.

La discussion du traité franco-italien, renvoyé au 6, ne sera pas la seule cause de la prolongation de la session. Il est plus que probable que l'une des prochaines séances de la Chambre des députés sera employée à l'examen des questions extérieures. On sait que M. Waddington a pris l'engagement de faire connaître à la tribune, la politique suivie par le gouvernement français dans les négociations relatives aux affaires d'Orient. La réunion certaine du Congrès autorise désormais notre ministre des affaires étrangères à faire les déclarations qu'il a annoncées. Ce serait vendredi au plus tard, que M. Waddington fera son exposé, car il doit partir samedi pour Berlin, où il va représenter la France au Congrès.

L'attentat contre l'empereur d'Allemagne

Berlin, 5 juin, 9 h. 05, soir
L'Empereur a reçu les petits enfants du prince Charles.
Les symptômes favorables se maintiennent, bien que l'enflure du bras n'ait pas diminué. L'appétit augmente. Les bruits relatifs à l'établissement d'une régence sont inexacts. Mais une ordonnance établissant une suppléance est préparée et sera publiée sans doute demain.
Nobiling est toujours sans connaissance. Le résultat des faits découverts qu'une association criminelle existe.
Un article de la *Correspondance provinciale* arrivée ce soir dit que l'attentat est l'œuvre de socialistes et ce journal ajoute cette phrase qui a été beaucoup remarquée : « Le gouvernement fera son devoir en demandant aux représentants de certaines nations de fournir à la société menacée une garantie de sécurité que les lois existantes ne fournissent pas d'une manière suffisante. »
La *Post* dit que les socialistes de Londres connaissent d'avance l'attentat.
Vienne, 5 juin.
Les socialistes de Londres connaissent certainement d'avance l'attentat contre l'empereur Guillaume.
Le comte Andrássy a raconté hier à quelques membres des délégations qu'il avait appris que des détectives anglais avaient fait savoir un jour auparavant au gouvernement de Londres qu'une grande agitation régnait parmi les socialistes et qu'un événement important semblait se préparer.

La France publie la dépêche suivante de Berlin, 5 juin, 1 h. 25 :
« La fièvre de supputation vient de se déclarer chez l'empereur. C'est la période critique. A partir de ce moment, et pendant un ou deux jours, on ne pourra rien dire. La vie est suspendue à un fil. Les médecins et les chirurgiens se montrent très-inquiets. Le blessé a perdu tant de sang qu'ils redoutent les suites de l'accès qui se déclare. »
« Tous les projectiles ne sont pas extraits. Ceux du bras, qui semblaient pouvoir être facilement retirés, ont dû être provisoirement abandonnés, les opérations successives ayant épuisé le malade. »
« M. de Bismarck a présidé un conseil extraordinaire des ministres. Les résolutions arrêtées paraissent menaçantes. On proposerait au Reichstag un projet de loi contre les socialistes plus rigoureux encore que celui qui a été rejeté, il y a quelques jours. S'il était repoussé, la Chambre des députés serait dissoute. »
« Le prince impérial se rend à pied de son palais à celui de son père. »
« Peu à peu Berlin reprend sa physionomie normale. La foule est toujours tenue éloignée du palais. On s'attache à démontrer à l'empereur que sa vie n'est pas en danger et que le peuple n'est pas plus inquiet que ses médecins. »
« Berlin, 5 juin, 2 h. 25, soir.
« On s'attend à la publication d'une ordonnance en vertu de laquelle le prince impérial dirigera les affaires de l'Etat à la place de l'empereur. »
« Il y aura aujourd'hui une nouvelle séance du conseil des ministres à laquelle assistera M. le comte Stollberg, qui est arrivé à Berlin. »

L'Empereur a reçu de Berlin la dépêche suivante :

« De certaines coïncidences peuvent faire croire à un vaste complot. Ainsi, l'on a, paraît-il, arrêté en même temps à Brunswick et à Barmen deux individus lesquels auraient, dans la matinée de dimanche, annoncé publiquement dans ces deux villes que l'on tirerait l'empereur avant la fin de la journée. »
« Bien que socialiste convaincu, il paraît que Nobiling n'avait pas de relations intimes avec les chefs du socialisme allemand, qu'il considérait, sans doute, comme au-dessous de lui. »
« En 1868, à Bromberg, il dit passer une nuit au poste pour avoir proféré des injures contre le roi, et une fois enfermé, il aurait continué à déblâter contre la politique du gouvernement, le militarisme, etc. »
« En 1873, il aurait dit un jour que, si dans deux ans il n'était pas ministre, bien des gens en souffriraient. »
« Son père était un homme excentrique et violent. »
« Sa mère était noble, et plusieurs membres de sa famille ont occupé des postes élevés. »
« Quelques personnes prétendent qu'il était affilié à l'Internationale et à la secte russe des nihilistes. »
La *Patrie* publie cette dépêche :
« Berlin, 5 juin.
« On affirme qu'à Eberfeld, un ouvrier a annoncé le crime à l'avance. »
« Dans les provinces, l'opinion se soulève contre les socialistes. A Dresde, des socialistes sont venus déclarer à la police que Nobiling avait dit que ceux qui se suicident étaient bien sots de ne pas entraîner avec eux à la mort quel que grand personnage. »
« A Branberg, les bourgeois ont chassé les socialistes d'un cercle de lecture. Mais à Posen, où Nobiling a deux sœurs mariées, un homme très-paisible, très-considéré a déclaré qu'il haïssait l'empereur et regrettait que Nobiling n'eût pas réussi. »

On lit dans l'Univers :

« Décidément les affaires intérieures de l'Allemagne prennent un caractère inquiétant. D'après les journaux que nous apporte le courrier de Cologne, la terrible catastrophe de Spithéad serait due à un complot. La *Gazette de Cologne* dit que beaucoup d'ouvriers de l'arsenal de Wilhelmshafen auraient été dans le secret et que, la veille, un jeune ouvrier se serait frotté les mains en disant : « Bon, demain le *Kurfürst* sera enfoncé par le *König Wilhelm*. »
« Une dépêche particulière de cette feuille annonce que cet ouvrier a été arrêté, et qu'une commission judiciaire s'est rendue sur les lieux pour ouvrir une instruction. »
« La *Gazette de Cologne* ajoute que, dans les cercles maritimes, on prétend que les navires ne manœuvraient pas au moment de la catastrophe. »
L'agence Maclean nous transmet la dépêche suivante :
Berlin, 5 juin, 1 h. 30 soir
La régence est proclamée.
L'empereur a signé le décret nommant le prince impérial régent de l'empire.
Le décret est consigné par le prince de Bismarck.

LETTE DE M^{re} DUPANLOUP

M^{re} l'évêque d'Orléans a adressé la lettre suivante à M. le directeur de la *République française* :
Orléans, 3 juin 1878.
A M. le directeur politique de la République française.
Monsieur,
On me communique un numéro de votre journal, où je lis ce qui suit :
« Le comble de l'habileté, c'est de reprocher, par exemple, au philosophe (à Voltaire) d'avoir été l'ami du roi de Prusse et de n'avoir pas prévu la guerre de 1870. Aussitôt on se ronge les dents et l'on se dit : « C'est bien, mais pendant ce temps-là, j'étais, moi, gardé à vue dans mon cabinet avec deux sentinelles à ma porte, et défense d'en sortir. Et je puis vous dire, monsieur, car eux-mêmes ne me l'ont pas caché, une des raisons de leur colère, c'est qu'après la bataille de Coulmiers, dans une lettre pastorale, j'avais parlé selon eux, trop bien des Français eternellement sa bédiction. »
« Je n'ai pas reproché à Voltaire, comme vous me le faites dire ridiculement, de n'avoir pas prévu la guerre de 1870. » Voltaire n'avait ici rien à prévoir. Voltaire avait vu de ses yeux le désastre de nos armées à Rosbach, et Voltaire outrageait indignement le patriotisme et l'armée quand il trouvait « charmants » ces vers de Frédéric sur les Français :
« Ce peuple sot et volage
Aussi brave dans le pillage
Que lâche dans les combats. »
Et quand, renchérissant sur ces outrages, il osait écrire ces paroles, surprenantes à notre époque :
« L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches. »
Ce style et ces injures sont bien de l'homme qui a dit : « Le peuple est sot » et barbare : ce sont des boeufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. »
Vous dites que, pendant que le sang français coulait partout, j'invoitais gaillardement à ma table les officiers prussiens, et les traitais en amis, » et le reste.
Je n'ai qu'un mot à vous répondre : ceci est l'imposture la plus outrageante que vous ayez jamais imaginée. Le *Rappel*, à ma connaissance, s'était déjà permis cette calomnie, que je désignai alors de déferer à la justice. La vérité, la voici :
Lorsqu'au commencement de novembre, M. Thiers passa par Orléans, revenant de son infructueuse négociation à Versailles, il voulut bien s'arrêter chez moi. Arrivé le soir, il repartit le lendemain matin pour Tours. Le général de Than vint dès le matin lui rendre visite à l'évêché, et lui offrit de mettre à ses ordres des chevaux pour son voyage. C'était au moment du déjeuner, avant le départ. M. Thiers, très désireux que son départ ne fût pas retardé, me pria de vouloir bien permettre qu'il reçût le général dans la salle à manger. « Vous êtes chez vous », répondis-je à M. Thiers. C'est ainsi que M. le général de Than assista à ce déjeuner, assis près de M.

Thiers, sans y avoir même son couvert mis.

« Voilà, dans sa vérité simple, le fait dont vous avez tiré l'odieux et inévitabile calomnie que vous avez pas craint de servir à vos lecteurs contre moi. »
Lorsque, quelque temps après, le 4 décembre suivant, Orléans tomba de nouveau aux mains de l'ennemi, l'évêché fut immédiatement occupé et occupé par 150 soldats prussiens, et tout fut envahi par un nombreux état-major. C'est alors qu'il y eut des festins à l'évêché, mais pendant ce temps-là, j'étais, moi, gardé à vue dans mon cabinet avec deux sentinelles à ma porte, et défense d'en sortir. Et je puis vous dire, monsieur, car eux-mêmes ne me l'ont pas caché, une des raisons de leur colère, c'est qu'après la bataille de Coulmiers, dans une lettre pastorale, j'avais parlé selon eux, trop bien des Français eternellement sa bédiction.
« J'avais alors dans mon évêché, depuis le mois d'octobre, une ambulance de 50 blessés français. Les Prussiens réclamaient pour leurs soldats les locaux occupés par cette ambulance.
« Je les refusai et déclarai que, si on expulsait les blessés français, je partirais avec eux, et, malgré les sentinelles, quitterais sur-le-champ l'évêché. Ils cédèrent. Je leur donnai pour eux-mêmes tout ce qu'il y avait encore de disponible dans la maison, et pendant deux mois, nous fûmes obligés d'aller prendre nos repas chez un de mes grands vicaires.
« Voilà comment j'invoitais gaillardement à ma table les officiers prussiens, les traitais en amis, et étais par eux traité de même.
« Bref, et sans entrer dans plus de détails, ce que j'ai été à Orléans pendant la guerre, ce que j'ai pu y faire pour mon pays, et dans l'intérêt de nos fidèles et vaillantes populations, d'autres voix que la mienne l'ont déjà dit en des termes que leur bienveillance n'empêche de reproduire. Le Maire et le Conseil municipal d'alors, ont signé des républicains qui sont aujourd'hui dans les honneurs, voulut bien, à l'unanimité, me voter des remerciements pour mon dévouement et les services que j'avais pu rendre.
« Voilà, monsieur, ma réponse aux impostures dont vous vous êtes fait l'écho.
« Mais, Monsieur, « quand le sang français coulait partout, et que nos enfants couchaient dans la neige, » il y a quel'un qui était plus gai que je ne l'étais moi-même, je vous assure : c'est celui qui, au moment de nos plus cruels désastres, expédiait à Bordeaux la dépêche que voici :
De Bourges, le 16 décembre, à 10 h. 17 du soir.
Cigares exquis : soyez toujours gais et de bonne composition. Salut et fraternité, à vous, au préjet et à tout le monde.
Signé : LEON GAMBETTA.
Veuillez agréer, monsieur, l'hommage des sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.
FELIX, évêque d'Orléans.
Nous publierons demain une seconde lettre de M^{re} Dupanloup adressée à M. Victor Hugo, a propos du discours prononcé par ce poète, au Théâtre de la Gaîté, samedi dernier, jour de la célébration du Centenaire de Voltaire. (A suivre.)

Feuilleton du Journal de Roubaix du 7 JUIN 1878.

LA CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT
CXIII
(SUITE)

C'était le matin — et rien ne saurait rendre la beauté de ces matins d'Orient, qui vous présentent en quelques instants une succession de tableaux infiniment variés. Des bandes indécises qui flottaient de l'orange pâle au vert tendre, marquaient à l'horizon lointain la limite extrême où le ciel et la terre semblaient s'unir et se confondre. Au-dessus de sa tête, un ciel vif et léger, d'un bleu d'azur, dont on devinait la profondeur, rien qu'en voyant sa transparence. Plus haut, comme dans le vide, des groupes errants de nuages lumineux, dont les bords, finement découpés, se teignaient d'un pourpre éclatant, s'embrasaient de reflets roses, ou s'avaient des feux de l'émeraude, de la topaze et de l'améthyste. On eût dit que les cieux entr'ouvraient leur écriin pour éblouir la terre. Jamais, dans la montagne natale, la jeune Circassienne n'avait rien vu qui ressemblât à ce qu'elle voyait

maintenant. Son âme avait passé dans ses yeux : elle regardait !
Mais le soleil parut. Un souffle invisible dissipa les nuages. Ce fut partout comme un incendie aux flammes d'or. Seuls être vivants dans la solitude aérienne, les aigles et les gypètes prenaient l'essor et s'ébattaient dans la lumière.
Pendant que l'on sellait les chevaux, Rahel gravit les derniers escarpements, et arriva jusqu'à la crête sourcilieuse, à l'endroit même où la montagne finit. Le terrain sembla se dérober tout à coup sous ses pas, tandis que la vallée profonde s'encaissait de toutes parts dans les bordures de montagnes. Au fond de la vallée, le lac maudit, la mer Morte, blanche, avec le reflet bleuâtre et délicat de l'acier finement trempé, étincelait sous les rayons obliques du soleil levant.
Des vapeurs chaudes s'exhalant de la vallée montaient jusqu'à elle. Les pierres sur lesquelles elle marchait étaient calcinées comme au sortir de la fournaise, et, avec l'air qu'elle respirait, elle sentait entrer dans sa poitrine du soufre et du feu. Elle abaissa ses regards vers la mer et se sentit prise d'une admiration pleine de trouble, et qui n'était point exempte de terreur, pour les beautés qu'elle découvrait au sein même de ses épouvantements. A mesure que le soleil montait plus haut dans le ciel éclairait la mer Morte d'un rayon plus perpendiculaire, ses eaux prenaient des teintes plus intenses et

plus ardentes — presque brunes sous les monts Moabs; blanches et nacrées en son milieu; vertes comme l'algue marine dans les golfes, et à l'ombre des montagnes de Juda. Parfois, des profondeurs du grand lac d'Asphalte s'élevait une vapeur saline, semblable à un nuage d'argent. Il semblait projeter son ombre au dessous de lui sur toute la nature; puis, tout-à-coup, ses floccs pressés se roulaient les uns sur les autres, et s'enfuyaient à l'horizon, à face de la mer réparait, plus unie, plus resplendissante.
En présence de ces beautés étranges qui la captivaient, Rahel perdait le sentiment de la durée, et elle se serait oubliée dans ses contemplations, si l'éclair était venu l'avertir que les chevaux étaient prêts, et qu'on n'attendait plus qu'elle pour se mettre en route.
La jeune fille revint aussitôt sur ses pas, et regagna le campement, dont elle était, du reste, fort peu éloignée. La mit en selle ainsi que Zuleïka, et petite caravane continua sa route.
CXIV
Par des ravins sans verdure et sans eau, en marchant sur des rochers froids, qui s'effritaient en poussière, il palpable, on arriva bientôt sur le rivage de la mer Morte, où le sable, mêlé de cendres, est parsemé de pierres d'un éclatante blancheur, qui se brisent sous le moindre choc, et vous montrent, sous leurs pellicules minces et brillantes, une matière noire comme le charbon prête à tomber en poussière.

Nos voyageurs laissèrent sur leur droite le grand lac maudit, dont les vagues pesantes, difficilement soulevées, retombaient les unes sur les autres, avec un bruit sec qui rappelait le frottement des lames de plomb les unes contre les autres, et ils s'engagèrent dans la plaine brûlante qui conduisit à

jeté un regard compatissant à Zuleïka, qui paraissait souffrir plus qu'elle-même... parce qu'elle n'avait pas la même force morale.
Après trois heures de marche, on arriva au petit village de Riha, qui s'élevait sur l'emplacement occupé jadis par l'opulente cité de Jéricho. De grands vestiges attestent encore une ville jadis importante : Ce sont des restes de voûtes et d'aqueducs, des pans de murailles des fondations vastes, maintenant à fleur de terre. Aujourd'hui une quarantaine de cabanes, faites de branches entrelacées, dont on garnit les interstices avec de la boue, remplacent les anciens édifices, qui s'éroulèrent jadis au son des trompettes de Josué.
CXV
Sur un signe de son chef, la petite troupe s'arrêta, et celui-ci s'adressant à Zuleïka, mit pied à terre, et lui dit :
— C'est ici que l'on m'a chargé de te conduire. Le village de Riha est devant tes yeux. Si maintenant je puis faire encore quelque chose pour toi, parle hardiment. Je ne demande qu'à servir les ennemis du pachà.
— Je te remercie, pour nous et pour lui, répondit la jeune Arabe en souriant, mais nous voici arrivées... Je reconnais l'endroit. C'est ma patrie. La maison où j'ai été née est tout près d'ici. Je la trouvais bien seule.
— Les hommes détachèrent de leurs bagages des deux jeunes filles, et, prénommées, prévoyante comme une avait pas voulu les laisser partir

les mains vides, et ils se préparèrent à suivre Zuleïka qui les guidait.
Celle-ci s'était orientée promptement, et elle semblait maintenant sûre de son fait.
Laissons à sa droite au sud du village un grand bâtiment carré, qu'aujourd'hui encore on appelle la *Tour de Jéricho*, elle suivit un instant la lisière d'un petit bois de palmiers, de nopals, de cyprès, et de ces arbres précieux qu'on appelle microblams, et dont la blessure gémmeuse, quand le fer les attaque, laisse couler le baume, cette liquer précieuse, qu'on a fait le fruit de l'égalité. Elle s'arrêta bientôt à l'entrée d'un petit enclos, au milieu duquel on apercevait une maison basse et trapue, faite de branches et de terre, comme toutes celles que les deux jeunes filles avaient vues à Jéricho et dans les environs. Cette demeure ne ressemble point aux demeures des riches et des puissants de la terre; tout au contraire, elle dénotait la pauvreté : mais quelques essences d'arbres, aux végétations vigoureuses, égayaient l'enclos; une douce senteur de mizons et de vanille parfumait l'air à l'intérieur, et, au-dessus du toit en terrasse, un gigantesque palmier balançait son éventail vert, au milieu duquel étincelait son agreste de fruits d'or.
Tout près de la maison, un vieillard à la barbe blanche, à l'aspect vénérable était assis sur un banc de pierre, à l'ombre d'un grand sycamore. (A suivre.)